

Hors-thème

Sur l'hypothèse proto-industrielle

Myrèn GARIN

Économiste, Allocataire M.R.T./ORSTOM-CERCID IREP D

RÉSUMÉ

Devant l'échec des théories à rendre compte de la complexité actuelle des problèmes de développement, il est intéressant de se pencher sur les récents travaux d'historiens.

Ces derniers proposent l'hypothèse proto-industrielle, suggérant que la proto-industrialisation est une phase distincte du développement économique, caractérisée par la croissance d'industries rurales, traditionnelles mais à la recherche de l'exportation de leur production. Cette phase s'accompagne de spécialisation régionale, certaines régions se tournant vers l'industrie, d'autres vers l'agriculture commerciale. Les conditions d'une industrialisation — accumulation de capital, développement de marchés, expériences d'entrepreneurs et progrès agricoles — sont ainsi réunies.

Bien que cette proposition soit basée sur l'exemple historique des Flandres, l'auteur de l'article s'interroge sur la pertinence de cette hypothèse-questionnaire pour aborder de façon novatrice les problèmes de développement de nombreux pays du tiers monde.

MOTS-CLÉS : Développement économique — Industrialisation rurale — Spécialisation régionale — Proto-industrialisation — Histoire.

ABSTRACT

About the proto-industrial hypothesis

Some historians suggest that proto-industrialisation is an identified stage of industrialisation, characterised by the rapid growth of rural industry, traditionally organised but market oriented.

It goes along with regional specialization: some regions turning to industries and others to commercial agriculture. It fosters industrialisation (i.e. factory production of goods for national and international markets) proper by creating capital accumulation, market connections, entrepreneurial skills and agricultural progress.

Our objective is to appreciate if this hypothesis, based upon the Flander's historical case, offers valuable questions for a better understanding of L.D.C.'s development.

KEY WORDS : Economic development — Rural industrialisation — Regional specialisation — Proto-industrialisation — History.

La démarche entreprise dans ce texte n'est en rien originale : devant l'échec des théories du développement à expliquer la complexité des réalités actuelles, il est de bon ton que les économistes s'adressent à d'autres disciplines des sciences sociales — et notamment à l'histoire.

Il n'est pas question ici de déroger à la « règle », tout en espérant apporter à la lumière des travaux de certains historiens non pas un moule explicatif de l'évolution de toute société, mais davantage un questionnaire.

L'hypothèse proto-industrielle paraît intéressante de ce point de vue, non seulement à cause de la nouvelle vision du développement industriel de l'Europe qu'elle propose, mais surtout à cause de la démarche qu'elle entreprend, des relations nouvelles qu'elle met en exergue, faisant intervenir dans son analyse un nouvel acteur du développement, rural mais non agricole, industriel mais peu consommateur de capital : les entreprises rurales.

L'ESQUISSE DES HYPOTHÈSES PREMIÈRES DE LA PROTO-INDUSTRIALISATION

La proposition de F. MENDELS (1972) de qualifier de « proto-industrielle » la transformation structurelle d'une région dont la paysannerie travaille de plus en plus à la production artisanale de biens manufacturés destinés au marché extra-local, tandis qu'une agriculture commerciale se développe simultanément dans une région proche, offre l'avantage considérable de susciter une attention nouvelle sur les artisanats de l'Europe moderne, en suggérant qu'ils contiennent « les germes de la révolution industrielle proprement dite, au lieu d'être seulement symptomatiques d'un ancien régime en voie de disparition » (MENDELS F., 1978).

Remarques préliminaires

L'adoption de l'expression « proto-industrialisation » doit se faire toutefois avec précaution, ayant le défaut de « décrire une phase historique par un caractère propre à sa phase postérieure » (MENDELS F., 1978). En effet, de nombreuses régions d'Europe passèrent par une phase de développement industriel rural sans qu'une industrie moderne ne prenne le relais, ce qui amène à s'interroger sur la pertinence de ce terme pour des régions où la proto-industrialisation n'aurait pas mené à la révolution industrielle, mettant l'accent sur le caractère inattendu de cet échec, de ce non-événement.

La perspective ouverte par le concept de proto-industrialisation implique que si un développement rapide et profond des industries rurales se produit dans une région, il est légitime de s'attendre à ce que l'industrie moderne succède à ce phénomène, et de considérer la désindustrialisation comme un « déraillement » dont on pourrait en principe découvrir les causes par une recherche adéquate. Une phase régionale de proto-industrialisation ne se pose pas comme un passage automatique à la révolution industrielle, mais bien comme une alternative entre capitalisme moderne et désindustrialisation » (DEYON P., MENDELS F., 1981).

Cette précision faite, il est frappant de constater que toutes les régions passèrent préalablement par une longue phase d'industrialisation rurale — à moins que leur décollage ne s'explique par la découverte de sources minérales ou énergétiques. La prospection, la création et le développement des marchés lors de la période proto-industrielle, l'accumulation du capital marchand, la formation d'une classe d'entrepreneurs, la croissance rapide de la population, la formation d'une classe de semi-prolétaires déjà assujettie pour sa survie aux fluctuations de l'économie de marché, la diffusion du savoir technique et du progrès agricole sont

des mécanismes qui, tour à tour, semblent expliquer cette corrélation inter-temporelle.

L'étape proto-industrielle doit être clairement circonscrite dans l'histoire du développement industriel, pour voir dans ce moment autre chose qu'une « simple » lente évolution de l'économie. Les travaux des historiens de la proto-industrialisation s'attachent à démontrer que, si la présence d'industries rurales remonte à la nuit des temps, l'existence de formes proto-industrielles représente une phase distincte du développement économique.

La proto-industrialisation : une phase distincte du développement économique

Les indications que S. KUTZNETS (1) donne dans sa critique de la théorie des étapes de Rostow sont précieuses, poussant les historiens à s'interroger tout d'abord sur les origines de la proto-industrialisation, c'est-à-dire sur les relations entre celle-ci et sa phase antérieure.

Les apprentissages du modèle flamand sur les origines de la proto-industrialisation

Dès lors, il s'agit d'analyser les conditions favorables qui ont prévalu au développement des industries rurales en Europe avant la révolution industrielle. L'exemple flamand permet à F. MENDELS de faire des propositions concrètes sur les origines du développement proto-industriel.

Il s'aperçut ainsi, constatation majeure, que « les régions où étaient situées les industries paysannes n'étaient pas des régions homogènes » (MENDELS F., 1978). La région des Flandres était divisée en zone côtière et zone intérieure, les industries rurales se trouvant exclusivement dans la zone intérieure « pauvre », alors que le frange côtière était purement agricole — « zone riche » —, toute l'organisation sociale, démographique et agricole s'accordant à ce contraste. « Il s'agit donc là d'une véritable dualité au sein d'un même espace politique, culturel, linguistique et économique. Cette dualité, loin d'avoir divisé l'espace, semble l'avoir unifié, car ce fut un facteur d'échanges et de symbiose autant qu'une source de contrastes. Des échanges économiques et humains importants s'étaient formés entre les deux pôles de la région flamande, La coexistence et la proximité de deux zones de caractère divergent eurent en effet pour conséquences une division inter-régionale du travail et des mouvements de facteurs de production dont les effets, à long terme, durent être bénéfiques. (...) L'industrie rurale contribuait à fixer une population dense là où l'agriculture avait besoin de main-d'œuvre » (MENDELS F., 1978).

L'équilibre réalisé entre agriculture et industrie est fondamental pour comprendre pourquoi des périodes antérieures de développement industriel rural se distinguent de la proto-industrialisation proprement dite. Le développement proto-industriel, comme les industries rurales antérieures, permit à la population de survivre et de s'accroître. Mais « cette croissance démographique et industrielle était destinée à avorter si les revenus artisanaux d'une population croissante ne pouvaient pas s'échanger contre des produits alimentaires de subsistance à un prix raisonnable » (MENDELS F., 1978). Or, dans toutes les phases précédentes du développement industriel rural, la croissance se réalisa au prix d'une détérioration progressive des termes de l'échange entre produits artisanaux et produits alimentaires. « Il en résultait un appauvrissement des masses au milieu d'une croissance économique, jusqu'au jour où une épidémie décimait la population rendue vulnérable par la pénurie alimentaire. (...) Quand un nouveau cycle de croissance démographique et industrielle rurale s'engagea au XVIII^e siècle dans de

nombreuses régions européennes, on aurait pu s'attendre à une répétition des crises qui suivirent les croissances séculaires des cycles passés. Cependant, un changement fondamental s'était produit entre temps dans plusieurs régions, notamment anglaises. Tout un ensemble d'innovations agricoles (2) permirent cette fois à la population et l'industrie de s'engager dans une action réciproque et dynamique de croissance sans qu'une crise malthusienne ne s'ensuive» (MENDELS F., 1978).

Les effets de la proto-industrialisation furent ainsi tout d'abord de rompre le système autorégulateur de la démographie ancienne qui avait jusque-là ajusté l'accroissement naturel aux seules ressources naturelles. Aux subsistances locales s'ajoutaient dès lors des revenus artisanaux supplémentaires, dont le volume n'était plus directement lié à la dimension des fermes. Il devint possible de tolérer leur morcellement et leur fragmentation d'une génération à l'autre, d'autant plus que l'approvisionnement était complété dans la région par des fermes « extérieures » écoulant leurs surplus alimentaires. L'essor des familles et des villages pouvait dès lors se réaliser.

Une synthèse des travaux démographiques réalisés sur la Flandre (MENDELS F., 1981) montra que, de manière stable, les villages et les zones industrialisées avaient en général une fécondité croissante, alors que la fécondité des zones agricoles et des villes avait un niveau inférieur et une tendance étale, prouvant l'existence de liaisons fortes entre nuptialité/démographie et conjoncture de l'industrie rurale au XVIII^e siècle.

L'intégration de cette donnée « démographie » dans les travaux des historiens, allant de pair avec le développement des études d'histoire démographique et surtout celui des recherches sur les relations entre phénomènes économiques et phénomènes démographiques explique pour partie l'attention croissante accordée aux travaux sur « l'industrie avant l'industrialisation ».

Cependant, l'écho que ces travaux ont rencontré semble être plus largement « la conséquence du développement de l'anthropologie historique, de la continuation du grand débat sur le problème de la transition du féodalisme au capitalisme, ainsi que de la publication de plusieurs études quantitatives sur la croissance des nations, de leur produit national et de ses composantes pendant la révolution industrielle et les décennies qui l'ont précédée » (DEYON P., MENDELS F., 1981).

Du modèle flamand à la formulation générale d'une situation proto-industrielle

L'hypothèse de la proto-industrialisation est apparue à la fois comme un moyen d'intégrer ces problématiques diverses dans une perspective de longue durée et comme un processus qui ne devait être observé qu'au niveau régional — pour ne pas masquer la complexité des interactions entre secteurs et branches.

Qualifier une situation régionale de « proto-industrielle », c'est dénoncer la combinaison de trois phénomènes ; combinaison que l'on ne retrouve pas dans une situation traditionnelle d'industrialisation rurale :

1. La proto-industrialisation implique l'apparition et l'expansion d'un type d'industries dont la production finale est destinée à l'exportation dans un marché situé hors de la région.

Il s'agit d'une part d'activités que l'on peut distinguer des artisanats ruraux : l'industrie rurale ancienne est importante, « mais on la trouve partout et depuis toujours, elle est traditionnelle, on n'y reconnaît pas l'industrialisation et la dynamique de croissance des économistes. C'est un 'secteur de routine', qui repose essentiellement sur la pure activité familiale » (MENDELS F., 1984).

Si P. LÉON (1970) reconnaît que les multiples ateliers artisanaux des campagnes et des villes « constituent une nébuleuse industrielle d'une complexité et d'une densité extraordinaire (...) toutes ces formes d'activités demeurent fidèles

aux normes et aux habitudes du passé. Parler, à propos d'elles, de productivité ou de dynamisme conquérant serait commettre l'erreur la plus grossière».

Il s'agit d'autre part d'un secteur soumis à l'influence de forces autonomes non seulement vis-à-vis des conditions agricoles et climatiques locales, mais aussi vis-à-vis des conditions conjoncturelles locales, étant soumis à l'influence de marchés éloignés.

2. La proto-industrialisation concerne la participation des ménages paysans dans la production. C'est un phénomène d'établissement et d'expansion de l'industrie rurale ou de la manufacture rurale dispersée.

Ces populations trouvent ainsi les ressources supplémentaires nécessaires pour assurer leur subsistance et le paiement des prélèvements divers auxquels elles étaient soumises : l'activité artisanale des paysans se devait d'être saisonnière, s'intercalant avec les cycles de travaux agricoles. «Par proto-industrialisation, nous entendons donc une industrie qui fournissait avant tout de l'emploi dans les campagnes, mais qui associait toujours dans des systèmes complexes et variables l'artisanat rural, certaines formes d'artisanats urbains et des manufactures concentrées» (DEYON P., MENDELS F., 1981).

3. La proto-industrialisation implique l'association de producteurs de surplus agricoles commercialisés et d'une paysannerie cultivant des exploitations dont les dimensions insuffisantes rendaient nécessaire la recherche de revenus de complément.

Les paysans peuvent ajouter à leurs activités artisanales rurales un travail agricole sur les grandes exploitations voisines demandeuses de main-d'œuvre supplémentaire indispensable à certains moments de l'année. Différents cas de figure d'une telle complémentarité entre petite et grande exploitation peuvent se trouver — au sein de chaque village, polarisation interrégionale, voire échanges plus lointains. F. MENDELS et P. DEYON se demandent alors dans ce constat si «le modèle d'association intrarégional ne constituait pas la forme la plus dynamique de proto-industrialisation dans une perspective de croissance et de développement» (DEYON P., MENDELS F., 1981).

Une situation proto-industrielle est ainsi révélée par la présence simultanée d'industries rurales, de débouchés extérieurs, et d'une symbiose avec le développement régional d'une agriculture commercialisée.

Ces différents éléments de définition servant à marquer l'originalité des proto-industries vis-à-vis des industries rurales traditionnelles sont basés essentiellement sur l'observation des origines de la proto-industrialisation — c'est-à-dire sur les relations entre celle-ci et sa phase antérieure.

Cependant, pour démontrer l'existence en la proto-industrie d'une phase distincte du développement, il est nécessaire d'interroger les modalités de la transition entre proto-industrialisation et la phase moderne de l'industrialisation.

De la proto-industrialisation au processus de modernisation industrielle : les hypothèses de la transition

La volonté de clarifier les modalités de cette transition conduit P. DEYON et F. MENDELS (1981) à formuler un ensemble d'hypothèses sur la manière dont a pu s'effectuer cette transition. Les régions proto-industrielles ainsi définies semblant posséder «des caractères originaux qui contribuèrent à les propulser vers la révolution industrielle ou du moins facilitèrent leur adoption du machinisme» (MENDELS F., 1984).

«Les régions où la proto-industrialisation poursuit son cours connaissent bientôt des rendements décroissants, caractéristiques de la manufacture dispersée, dont l'expansion créa en effet pour les marchands-fabricants des difficultés de collecte du produit et de contrôle de qualité. C'est ainsi que certains d'entre eux

trouvèrent avantageux de réunir au moins une partie de leur main-d'œuvre dans des ateliers, puis d'utiliser les possibilités offertes par les inventions mécaniques susceptibles d'augmenter la productivité des ouvriers.

« Deuxièmement, le capital nécessaire à cette constitution d'ateliers et à l'introduction des mécaniques avait été constitué localement par le développement de la proto-industrialisation. Elle avait enrichi non seulement les marchands, mais aussi le secteur rural lui-même, c'est-à-dire les fermes commerciales et les propriétaires fonciers, qui tiraient des rentes élevées des petites fermes morcelées où résidaient les artisans. Bref, grâce à la proto-industrialisation, la classe des marchands comme celle des propriétaires fonciers avaient constitué une réserve de capital.

« Troisièmement, la proto-industrialisation avait contribué à l'acquisition par les marchands d'une nouvelle expérience du négoce et parfois même des techniques et c'est naturellement dans cette école de commerce que se recrutèrent un grand nombre des tout premiers patrons de l'industrie.

« Quatrièmement, la proto-industrialisation facilita la formation d'une main-d'œuvre d'artisans qualifiés » (DEYON P., MENDELS F., 1981).

Dans des travaux postérieurs, une nouvelle proposition fut ajoutée à ce corps d'hypothèses : « Le développement du secteur capitaliste agricole de la région pendant la phase de proto-industrialisation prépara ce secteur à fournir l'effort nécessaire à l'urbanisation qui accompagne la phase suivante en écoulant des produits alimentaires sans une augmentation excessive des prix qui aurait pu juguler la croissance » (MENDELS F., 1984).

DÉBATS AUTOUR DE L'HYPOTHÈSE PROTO-INDUSTRIELLE

Le modèle flamand présente par sa netteté l'immense avantage de susciter l'hypothèse proto-industrielle telle que nous venons de la présenter à grands traits, et de permettre la mise en évidence de corrélations essentielles. Il n'est toutefois pas l'objet des historiens de proposer un modèle unique réunissant un ensemble de conditions nécessaires et suffisantes, mais « d'analyser et de préciser l'une des voies du processus d'industrialisation vérifiée dans un grand nombre de confrontations et de comparaisons internationales » (DEYON P., 1984). Le « modèle » flamand se présente comme une hypothèse, stimulante à plus d'un titre pour les recherches actuelles qui interrogent les modèles de développement. En bonne hypothèse, elle conduit naturellement à des incertitudes, des questionnements, des controverses. Elle possède aussi des mérites immédiats, dont il est utile d'examiner les prolongements possibles dans une analyse des processus d'industrialisation.

L'hypothèse proto-industrielle : une spécificité flamande ?

L'hypothèse proto-industrielle présente l'inconvénient majeur de s'appuyer sur l'étude principale d'une région, celle des Flandres. Le point de départ de nombreuses polémiques autour du concept de proto-industrialisation se situe fréquemment autour de la contestation de la validité des généralisations ultérieures de cette hypothèse. G. L. GULLICKSON (1983), opposant à l'exemple flamand celui du pays de Caux, se demande ainsi si la région des Flandres, donnée comme « modèle » possible, n'est pas la seule région où l'on peut voir simultanément un développement proto-industriel orienté vers des marchés éloignés et la réorganisation ou le développement de l'agriculture dans une région particulière...

Les critiques à l'encontre de ce modèle — trop marqué par son origine

européenne —, les contre-exemples affluent, mais aucun argument ne paraît assez convainquant pour rejeter définitivement l'hypothèse proto-industrielle. Les historiens de la proto-industrie avaient pressenti ces critiques, et leur ont répondu en affirmant que « tout modèle est par définition simplification et réduction d'une réalité dont la complexité dépasse l'entendement. Il convient donc de nuancer les conclusions de la théorie de la proto-industrialisation, et de tenir compte des circonstances et du contexte dans lesquels ces industries à domicile étaient placées. Certainement, il existe des régions où les circonstances particulières annulent les effets et les mécanismes typiques. Dans ces régions, il convient alors de modifier considérablement le modèle de proto-industrialisation ou de l'abandonner. Néanmoins, le « modèle flamand », comme on l'a parfois appelé semble s'être reproduit — du moins dans certaines de ces parties — dans un nombre suffisant de cas importants pour continuer à s'offrir, non pas comme moule strict et rigide, mais comme « type idéal », c'est-à-dire comme modèle heuristique. Il peut servir de squelette à l'élaboration d'une description historique, et de charpente à la construction d'une analyse régionale. Il offre un questionnaire... » (MENDELS F., 1984). Il ne s'agit pas toutefois de rejeter tout contre-exemple avancé; certaines analyses historiques basées sur des cas autres que celui des Flandres apportent des éclairages nouveaux à ce questionnaire.

La détermination des relations entre les changements démographiques ou les débuts de la spécialisation agricole apparaissent comme autant de controverses intéressantes à explorer.

Préconditions agricoles et développement proto-industriel

La participation des ménages agricoles à la production industrielle rurale est, nous l'avons vu, l'une des conditions fondamentales du développement proto-industriel.

La nature des relations entre agriculture et industrie demande cependant à être précisée : sur la base des observations faites en Flandres, où l'on peut voir que l'industrie linière se développe dans la région intérieure (caractérisée par une agriculture de subsistance, la présence de petites exploitations et d'une population dense) et non dans la région maritime (où l'on trouve une agriculture commerciale, des terres fertiles, une population moins dense et des exploitations vastes et modernes), F. MENDELS est conduit à considérer l'agriculture de subsistance comme une des caractéristiques des régions proto-industrielles (MENDELS F., 1975). La proto-industrialisation est dès lors définie comme une phase de l'industrialisation rurale au cours de laquelle se distinguent une région où coexistent agriculture de subsistance et cottage industries, et une région de seules activités agricoles commerciales (3).

La mise en évidence de cette relation entre agriculture de subsistance et développement des proto-industries a suscité nombre de recherches. Si certains (KRIEDTE P., MEDICK H., SCHLUMBOHM J., 1981) ont aussi montré que l'agriculture de subsistance constitue la base agraire de la proto-industrialisation, d'autres ont remis en cause cette proposition, mettant à jour d'intéressantes pistes de recherches (GULLICKSON G., 1983; HOUSTON R., SNELL K., 1984).

Constatant la présence des proto-industries dans des régions fertiles ou dans des régions d'agriculture commerciale, ils refusent de voir en l'agriculture de subsistance une caractéristique du développement proto-industriel. La plupart des activités agricoles traditionnelles, qu'elles soient commerciales ou de subsistance, sont profondément marquées par leur caractère saisonnier, ce qui peut impulser le développement de « cottage industries » pourvoyeuses à la fois d'activités en période d'inactivités agricoles et de revenus supplémentaires à

proximité de l'exploitation pour une population qui ne tient pas forcément à migrer pour pouvoir survivre.

Par ailleurs, les préconditions agricoles au développement des proto-industries paraissent varier considérablement selon les cas — conséquences du type de division du travail en vigueur, des différenciations sociales, de l'état des transactions marchandes, de l'attitude des villes, des conditions géo-climatiques... Cette variété conduit les historiens à une énumération fastidieuse de ces préconditions, énumération dont les composantes sont souvent contradictoires (HOUSTON R., SNELL K., 1984).

Le constat selon lequel certaines productions agricoles semblent mieux se prêter que d'autres au développement d'activités manufacturières sous-tend l'hypothèse proto-industrielle. Si F. MENDELS a observé avec attention l'importance du caractère saisonnier de l'agriculture et de la demande flexible de main-d'œuvre dans la détermination de la localisation des cottage industries, montrant de quelle manière l'introduction de la pomme de terre et du lin intensifia les variations saisonnières du travail et rendit les Flandres dépendantes de l'industrie linière à domicile (MENDELS F., 1975), il s'intéresse moins à la manière dont les différentes productions agricoles « accueillirent » les activités industrielles. Il remarquera toutefois que les régions vinicoles exigeant tout au long de l'année la présence de main-d'œuvre ne sont pas à même d'accueillir favorablement ni d'autres cultures, ni l'établissement d'activités manufacturières (MENDELS F., 1978).

Cette appréciation rejoint les travaux de R. DION (4) : « La viticulture de qualité, celle qui est capable de donner lieu à un commerce d'exportation, soutenait encore l'État en créant des foyers de population dense. Comparativement à la culture de céréales, elle concentre l'effort d'un plus grand nombre de bras sur des surfaces moindres. Elles les occupe aussi plus constamment. Les saisons mortes sont beaucoup plus marquées pour le cultivateur que pour le viticulteur qui cherche à obtenir des produits méritants l'exportation lointaine. Et cette différence était plus sensible encore avant le XIX^e siècle, alors que, dans les campagnes céréalières, le travail de la terre, réglé suivant le rythme de l'assolement triennal avec jachères, ne réclamait d'appoint de main-d'œuvre que par intervalles, et laissait inoccupés, pendant une bonne partie de l'année, des gens qu'on pouvait songer employer à d'autres besognes, par exemple au tissage à domicile. » Colbert donnait ce conseil à l'un de ses agents qui cherchait les moyens de répandre l'industrie textile parmi les campagnes bourguignonnes : « Dans ces sortes d'établissements il faut observer qu'entre deux villes dont le terrain seroit également propre pour ce que l'on veut y établir et l'une seroit pays de terrain vignobles et l'autre non, il faut toujours prendre celle qui n'a point de vignoble, les vins étant un très grand empeschement au travail. » C'est qu'en effet les travaux de la vigne et du vin rendaient au peuple rural les mêmes services qu'une manufacture, au sens où ce mot s'entendait alors.

Cependant, le caractère saisonnier qui caractérise la production de céréales ne suffit pas pour impulser le développement des cottage industries : E. L. JONES et F. MENDELS dans des propos que rapporte G. GULLICKSON (1983) remarquent que la proto-industrialisation n'a de chances de se développer que dans des régions « pas trop bien placées » pour la production céréalière, ce développement n'apparaissant pas compatible avec la production d'un surplus céréalier. Il est dommage que ces remarques ne soient pas plus approfondies : des travaux conduiraient vraisemblablement à une « hiérarchisation » des cultures en fonction de l'accueil qu'elles réservent aux industries rurales. On peut faire l'hypothèse selon laquelle, en tête de liste, on trouverait des cultures pouvant impulser un développement d'activités non liées à la valorisation de produits agricoles et alimentaires. Ce n'est sûrement pas par hasard que les régions définies comme proto-industries semblent être principalement celles qui ont connu un essor des industries textiles basées sur le travail du lin, de la laine, de la soie ou du coton.

Par ailleurs, les préconditions agricoles, aussi variées et précises soient-elles ne suffisent pas à expliquer partout et toujours le développement des proto-industries. Les travaux de D. LÉVINE (1976) sur l'industrie du tricot dans le Leicestershire, révélant l'importance des pouvoirs communaux et individuels, signalent fort justement que les éléments non agricoles peuvent intervenir pour prévenir la diffusion des cottage industries. On peut aussi prendre en compte différents facteurs aussi divers que la proximité des marchés urbains, les facilités de transport, l'importance des demandes des marchands locaux...

Les observations des historiens à propos des évolutions démographiques, supposées être fortement liées au développement proto-industriel, ne paraissent pas non plus être totalement satisfaisantes pour comprendre l'origine et le développement des proto-industries.

Croissance démographique et développement proto-industriel

Pour les tenants de l'hypothèse proto-industrielle, la diffusion d'industries rurales produisant pour des marchés non locaux, est supposée créer de profonds changements dans l'évolution démographique, abaissant l'âge du mariage et provoquant une croissance explosive de la population : «Aucun doute n'est permis sur ces conséquences démographiques» (DEYON P., 1979), la conjoncture des industries rurales affectant directement la démographie.

L'affirmation de P. DEYON est remarquable en ce qu'elle découle directement du fait que les études dérivées de l'hypothèse proto-industrielle mettent fréquemment l'accent sur les conséquences — et non sur les causes — du développement des industries rurales. Cette orientation des recherches conduit au raisonnement selon lequel, par leur seule présence, les industries rurales ont pu permettre, en assurant la stabilité du revenu familial dans les périodes où la part des revenus d'origine agricole pouvait diminuer, une augmentation de la taille des ménages. Certains auteurs, observant cette explosion démographique consécutive au développement des industries rurales, ont pu alors parler de mouvement de paupérisation : H. MEDICK (1976) met en garde contre de telles expansions démographiques, risquant de générer une «auto-exploitation» de la famille ouvrière qui accepte des rémunérations inférieures au coût de reproduction de la force de travail et cherche un recours dans le labeur de ses nombreux enfants.

On peut cependant, en mettant l'accent sur la question des origines du développement proto-industriel, se demander si la diffusion des industries rurales ne s'expliquerait pas aussi par une pression démographique préalable trop forte sur la terre disponible.

Tout comme on a pu parler de pré-conditions agricoles, on peut évoquer l'existence de pré-conditions démographiques qui peuvent conditionner l'accueil réservé à l'établissement d'industries rurales. Dès lors, l'expansion démographique est-elle une cause ou une conséquence du développement proto-industriel? Malgré les affirmations de P. DEYON, les doutes ne sont pas levés.

R. HOUSTON et K. SNELL (1984) explicitent fort bien l'état des débats à ce sujet lorsqu'ils rapportent que la surabondance des travailleurs est considérée d'une part comme l'une des préconditions agraires essentielles dans la genèse proto-industrielle; alors que, d'autre part, cette surabondance est conçue comme consécutive à une nouvelle dynamique démographique impulsée par la proto-industrie elle-même.

La volonté de lever cette ambiguïté apparaît nettement dans les travaux de Ch. VANDERBROEKE (1984). Reconnaisant la simplicité et les défauts des modèles et conceptions concernant les comportements démographiques de la période pré-industrielle, il part de la constatation selon laquelle «la seule concordance (entre tous les divers exemples observés) valable est celle qui affirme

que toutes les régions industrialisées ont connu effectivement, mais temporairement, une plus grande croissance démographique».

Ses travaux évacuent les précédentes données que nous avons mentionnées comme posant problème, pour mettre en évidence l'importance de l'évolution des comportements migratoires — évolution qui ne peut être vue que comme une conséquence du développement des industries rurales :

« En réalité, ces taux de croissance plus élevés dans la zone industrialisée ont très peu à voir : 1) avec l'abaissement de l'âge du mariage ; 2) avec un intervalle plus bref entre les conceptions ; 3) avec une plus grande fécondité. C'est précisément le contraire qui est à déduire de toutes les micro-études. Les causes sous-jacentes de l'évolution démographique, on doit les chercher avant tout dans les migrations ou, pour être plus précis, dans l'absence des migrations vers les villes. De plus en plus occupés dans l'industrie rurale, les campagnards n'étaient plus en surnombre ; ils n'étaient plus obligés, comme dans le passé, de s'installer en ville, de sorte que le phénomène bien connu des 'villes tombeaux' disparut. »

Malgré cet apport tout à fait intéressant pour l'analyse des rapports entre croissance démographique et contexte proto-industriel, il apparaît que de la même manière que la proto-industrialisation ne peut être considérée comme une explication générale de l'expression démographique du XVIII^e siècle en Europe, l'augmentation démographique ne peut suffire à expliquer un développement proto-industriel.

D'autres études du cas flamand (5) montrent que ce sont des facteurs sociaux, politiques, fiscaux ou économiques — et non démographiques — qui furent davantage à l'origine de la phase proto-industrielle. Il n'est pas l'objet ici de prendre la région des Flandres comme « modèle », mais il est vrai que les multiples études et controverses dont elle a été l'objet font de cette région un bon ancrage et une bonne source de questionnement : relever que l'essor démographique qu'a connu l'Europe entre le XI^e et le XIII^e siècle s'est manifesté avec une vigueur exceptionnelle en Flandres, que la croissance démographique du XVIII^e y a été un phénomène essentiellement rural et n'a que peu donné lieu à une émigration vers les villes déjà nombreuses, la forte pression des hommes sur la terre ne suffit pas à expliquer l'essor d'un développement proto-industriel.

Cet essor semble davantage relever des conditions qui ont prévalu aux transformations de l'agriculture entre le XIII^e et le XVIII^e siècle. Les paysans, connaissant des « conditions d'exploitation raisonnables » (TITS-DIEUHAIDE M. J., 1981), avaient une grande liberté de choix et d'initiatives. La longueur des baux qui leur étaient consentis leur permettait notamment d'innover et d'expérimenter de nouveaux cycles de rotations des cultures et de nouvelles productions. Les cultures nouvellement introduites (pomme de terre, lin) jouissaient par ailleurs d'exonérations du paiement de la dîme, ce qui les rendaient plus attractives face à l'effondrement du prix des céréales. Des mesures fiscales favorisaient aussi l'amélioration de la terre (abaissement des droits levés sur les importations de cendre de tourbe...).

La présence d'un réseau urbain relativement dense permettait les échanges des produits alimentaires contre des engrais, mais c'est essentiellement pour les marchés extérieurs que se développèrent le lin et l'industrie linière. Il est à noter ici que l'expansion de la proto-industrie semble ne concerner exclusivement les régions intérieures qui connaissaient une surproduction de blé, et où les nouvelles cultures s'étaient répandues très tôt.

La culture du lin et sa valorisation proto-industrielle permirent à ces régions de faire face à l'augmentation des charges fiscales auxquelles les soumettait la politique absolutiste. Il n'est pas anodin de relever que le début de la proto-industrialisation semble correspondre à une diminution du niveau de vie des agriculteurs.

Le lin apparaissait comme une véritable aubaine : « dès le XIV^e siècle, les paysans avaient été empêchés par les villes alors toutes puissantes de trouver un complément de revenus dans l'industrie drapière. Ils découvrirent bientôt une formidable ressource dans le lin. Cette plante difficile à cultiver, pénible à récolter et qui exigeait de multiples manipulations avant de pouvoir être tissée permit à beaucoup de paysans de se contenter de peu de terre même là où le lin était peu cultivé. On est tenté de croire que les campagnes flamandes et leurs habitants ont dû une bonne part de leur prospérité à la coexistence de petites exploitations très soignées et de l'industrie à domicile » (TITS DIEUAIDE M. J., 1981).

On est loin d'une explication « simpliste » — pour reprendre le terme de Ch. VANDREBROEKE — qui tendrait à démontrer que la proto-industrialisation repose principalement sur une augmentation démographique et l'existence de pré-conditions agricoles...

Il est certain que de tels éléments constituent les stimulants par excellence d'un « décollage » économique, mais ils n'en sont pas les conditions nécessaires et suffisantes. Il suffit de rappeler que le déclin du développement industriel flamand est consécutif à deux causes principales ; la révolution du coton, qui fit perdre à l'industrie linière ses débouchés étrangers, et la mécanisation, qui fut fatale à l'industrie à domicile et par répercussion à nombre d'agriculteurs ne pouvant survivre sur des exploitations trop petites pour assurer seules leur subsistance. Comme le résume bien M. J. TITS DIEUAIDE (1981) : « dans un monde nouveau qui était en train de se former, il n'y avait plus de place pour le système flamand fondé sur la très petite exploitation associée à l'industrie à domicile et sur une productivité du travail devenue trop faible ».

L'exposé des points forts de l'hypothèse proto-industrielle, l'éclairage de certains traits « sensibles » prêtant aux débats n'ont d'intérêt que si ces propositions et contre-propositions permettent d'aller plus loin dans les réflexions, et stimulent en faveur d'une nouvelle vision des problèmes du développement.

DE L'INTÉRÊT DE L'HYPOTHÈSE PROTO-INDUSTRIELLE POUR L'ANALYSE DU DÉVELOPPEMENT

L'hypothèse proto-industrielle présente l'avantage premier de rassembler divers domaines des sciences sociales (historiens, ethno-historiens, démographes, économistes...) et de contribuer, par une réflexion comparatiste sur l'Asie, au dépassement d'une vision par trop européocentriste.

Cette hypothèse se révèle en outre être extrêmement riche et novatrice, mettant l'accent sur la solidarité — et non sur la concurrence — des secteurs agricoles et manufacturiers dans le processus de développement.

Cette approche a de plus le mérite d'attirer l'attention sur des composantes souvent négligées du processus de développement : soutien réciproque des secteurs industriels et agricoles, importance d'une organisation spatiale des activités, mobilisation intersaisonnière du travail (tout aussi importante que les progrès de productivité), relations entre structures de l'exploitation et diffusion rurale des activités manufacturières...

Les propositions des historiens de la proto-industrie peuvent ainsi enrichir considérablement les réflexions sur la « Révolution Industrielle » et le Développement.

La cohésion de la région proto-industrielle réside dans la diversité de ses composantes

Un apport fondamental de l'hypothèse proto-industrielle est de suggérer que les conditions du « décollage » industriel se trouvent réunies dans la région et s'y combinent ; l'avènement de la grande industrie apparaissant comme le résultat d'une série d'interactions réciproques entre agriculture, industrie et populations — interactions complexes qui sont par trop souvent évacuées par une analyse macro-économique.

L'existence même de la proto-industrie et son expansion dépendent des relations commerciales de la région avec l'extérieur (développement des moyens de transport et de communication, intermédiaires marchands...). L'observation proto-industrielle doit en conséquence se faire au niveau des régions, qui se caractérisent par leur diversité, leur interactions fonctionnelles bien plus que par leur homogénéité. La définition de la région proposée par F. MENDELS (1981) est en droite ligne avec ce souhait de repérer ces inter-actions : la région apparaît comme « l'espace dans lequel calendrier agricole et rythme industriel peuvent se synchroniser et s'enchevêtrer efficacement ».

La proto-industrie est donc un phénomène régional révélé par une nouvelle forme de symbiose économique et sociale entre agriculture et industrie. Cette définition rejoint les travaux de R. BRUNET (1972), pour qui la région se définit d'abord par un ensemble de relations entre ses composantes et non par le territoire sur lequel la structure est réalisée. Ce critère permet d'intégrer les données historiques, sociales, économiques des relations existantes entre ce qu'il conviendrait d'appeler des « sous-régions » constitutives de la région proto-industrielle.

A la lumière de ces approches, on est amené à considérer les différentes spécialisations « régionales » non comme concurrentes, mais comme complémentaires et indissociables : ce n'est que parce qu'il existe un surplus de denrées agricoles produit dans une sous-région agricole commerciale que les paysans d'une sous-région de subsistance peuvent vivre sur leurs petites exploitations, et être disponibles pour des activités autres (migrations temporaires vers une zone de grands domaines, activités de type artisanal ou industriel). C'est un équilibre subtil, qui ne peut se maintenir que si les différentes sous-régions évoluent « de concert ».

L'hypothèse proto-industrielle souligne le fait qu'il n'y a pas seulement une typologie nationale, mais qu'il existe aussi des typologies régionales. La mise en évidence de leurs disparités permet ainsi d'aborder non seulement les processus de croissance régionale proprement dits, mais ceux de la croissance nationale envisagée comme combinaison et résultante des dynamiques et des blocages régionaux.

Les réflexions sur la « révolution industrielle » peuvent s'enrichir d'une analyse proto-industrielle

L'hypothèse proto-industrielle nous invite à modifier notre vision du temps, et à nous interroger sur les conditions de la maturation de la « révolution industrielle ». Les proto-industries se distinguant des activités artisanales traditionnelles aussi vieilles que l'activité agricole, contribuent à l'accumulation du capital, multiplient les liaisons commerciales, encouragent la diffusion du progrès technique et du progrès agricole, forment une main-d'œuvre expérimentée... Cette phase proto-industrielle est par définition éphémère, transitoire, appelant vite la résolution de ses contradictions par le dépassement où l'abandon (DEYON P., 1984). Son développement constitue un terrain favorable à la

localisation des industries modernes. Si l'on ne peut parler de nécessité, il existe tout du moins une logique possible du passage progressif de la proto-industrialisation à la «révolution industrielle», contrairement à ce que peut affirmer J. ZEITLIN (1985).

Cependant, si l'on admet que la proto-industrialisation constitue la première phase du processus global de la modernisation industrielle et une caractéristique de la transition vers la société bourgeoise et le capitalisme moderne, il faut reconnaître que ce «relais» n'a pas partout et toujours fonctionné : des proto-industries ont disparu sans que naissent pour les remplacer des fabriques modernes. Les exemples de la Bretagne, du Languedoc offrent à cet égard des contre-exemples flagrants à une éventuelle systématité de cette transition. Il est à regretter que les raisons de ces «non-événements» ne fassent pas l'objet de plus d'attentions.

Cependant, l'intérêt essentiel de la prise en compte, à côté des industrialisations des phénomènes de désindustrialisation réside dans les réflexions qu'elle suscite sur le processus de modernisation industrielle : ce dernier n'apparaît ainsi ni automatique, ni inévitable, même si la proto-industrialisation semble générer aux moindres risques la révolution industrielle. Il ne s'agit donc pas d'évolution linéaire, ni de progrès continu : il existe des réussites et des échecs de cette modernisation, et ces derniers sont souvent aussi importants pour l'histoire de l'industrialisation, pour la détermination des typologies industrielles que les «réussites».

Rejoignant les propos des historiens participant au colloque sur «l'industrialisation en Europe au XIX^e siècle» (Colloque CNRS, 1972), P. DEYON affirme que l'histoire des désindustrialisations, comme celle des révolutions industrielles semble être une incessante série de substitutions, d'adaptations, de déplacements géographiques : «l'industrialisation est un phénomène de longue durée, beaucoup moins brutal et rectiligne que ne l'a imaginé la rhétorique classique de la 'révolution industrielle' (...) On constate, hier comme aujourd'hui, que tout processus de croissance prend nécessairement un aspect tourbillonnaire, relocalise les sites de production, redistribue les cartes entre les compétiteurs aussi bien au niveau régional qu'international» (DEYON P., 1984). L'industrialisation et la désindustrialisation n'apparaissent de fait que comme les deux facettes d'une même réalité.

Les travaux des historiens permettent en outre de ne pas voir la modernisation comme «le passage direct d'une structure ancienne stable à une nouvelle structure moderne et dynamique» (MENDELS F., 1984) : les réflexions sur la «révolution industrielle», ne portent généralement aucun intérêt aux sociétés pré-industrielles, qui semblent pourtant influencer à la fois la date et la nature de l'industrialisation. Les recherches des historiens de la proto-industrie, influencés en cela par les travaux de F. BRAUDEL, permettent de prendre conscience de l'importance de la transformation des campagnes, parfois même de l'origine rurale de la vaste dynamique de transformation des sociétés pendant la transition au capitalisme moderne. Des éléments de modernisme existent dans les sociétés paysannes bien avant l'avènement du capitalisme moderne : il est important dès lors de repérer le dynamisme des sociétés rurales pour comprendre l'essor de l'industrialisation.

L'hypothèse proto-industrielle nous invite à réfléchir sur les conditions de la maturation industrielle, sur la nécessité de la constitution d'un tissu industriel, — base d'un développement ultérieur de la grande industrie — et partant à mettre l'accent sur la petite industrie et l'artisanat.

Il apparaît en conséquence urgent de bannir le terme de «révolution industrielle» de l'analyse, et d'affirmer que le développement est un phénomène de long terme. «Ce que nous appelons 'révolution' n'est souvent en fin de

compte qu'un événement spectaculaire qui permet une certaine inflexion de la dynamique sociale, mais qui n'est souvent qu'un phénomène partiel dont la résultante réelle met parfois des décennies à se préciser. La révolution est un moment de la dynamique sociale qui tire ses causes de la dynamique antérieure, qui cherche à briser certains obstacles et qui prépare d'autres moments de la dynamique sociale. Elle n'est jamais à elle seule le changement complet qu'elle prétend être. *A fortiori*, le développement ne peut se concrétiser dans une période brève » (PENOUIL M., LACHAUD J.-P., 1985).

L'hypothèse proto-industrielle favorise une nouvelle lecture des relations agriculture-industrie dans le processus de développement

S'il est urgent de modifier notre prise en compte de l'espace et du temps pour intégrer dans notre analyse le niveau régional et le temps de la maturation, il nous faut aussi avoir un autre regard sur les acteurs du développement : c'est ainsi que nous nous interrogerons sur la nature des liens entre agriculture et industrie au cours de ce processus. On admet traditionnellement à la suite des premiers économistes classiques que l'agriculture tient un rôle central dans la problématique du développement : à travers l'existence du surplus, l'agriculture constitue un secteur stratégique pour l'accumulation et le développement économique d'ensemble. De telles propositions semblent corroborées par les nombreuses études sur le rôle du secteur agricole lors du « démarrage » du processus d'industrialisation en Europe. P. BAIROCH (1971) a ainsi montré qu'historiquement, le « take off » de l'économie industrielle avait été précédé en Angleterre comme en France par un accroissement sensible de la productivité — et non des rendements — agricole : la révolution agricole semble avoir précédé, puis accompagné la révolution industrielle.

Ces accroissements de productivité constituent la base de la croissance d'un surplus agricole, croissance indispensable pour assurer la subsistance d'une population et des masses ouvrières en expansion rapide. Par ailleurs, le changement technique de cette agriculture qui se « modernise » crée au sein de celle-ci une importante demande de fer auprès de l'une des industries clés de la révolution industrielle : la sidérurgie. De plus, une fraction majeure des capitaux et des entrepreneurs qui ont animé les secteurs moteurs de la révolution industrielle sont d'origine agricole.

La contribution possible de l'agriculture au développement économique et à l'accumulation est fréquemment repérée à plusieurs niveaux :

— L'agriculture est la source des denrées alimentaires indispensables au développement, à la fois pour améliorer la situation alimentaire des populations rurales et pour subvenir aux besoins des travailleurs occupés à des activités non agricoles.

— L'agriculture constitue un stimulant de la croissance industrielle dans la mesure où non seulement elle fournit certaines matières premières, mais où elle en est également cliente (moyens de production, biens de consommation), sans compter les transferts de travailleurs élevés en milieu rural.

— L'agriculture joue un rôle essentiel au niveau du financement de l'accumulation, car elle représente une part importante de l'ensemble des activités économiques — prélèvement du surplus et de l'épargne.

La ville est alors avant tout conçue comme pôle d'accumulation du capital, ce qui entraîne une séparation agriculture-industrie et une polarisation spatiale de l'activité économique.

L'analyse et la critique des liaisons qui se nouent et se développent entre agriculture et industrie sont des plus importantes : elles permettent de choisir non seulement une voie technique pour l'agriculture, mais également de préciser les

contributions de l'agriculture au développement d'ensemble, de mettre en lumière des séquences d'industrialisation liées au développement agricole et de jeter les bases de stratégies de développement économique.

La conception traditionnelle de la modernité, qui bien qu'accordant à l'agriculture une place fondamentale dans la détermination de l'évolution des sociétés ne lui reconnaît aucun dynamisme propre, voyant en ce secteur un cliché négatif de la société industrielle semble pouvoir s'enrichir des apports de l'hypothèse proto-industrielle : on peut ainsi réintégrer l'agriculture dans son environnement : le milieu rural. Il est nécessaire de cesser de définir ce milieu par ce qu'il n'est pas — le milieu urbain, ce qui est une nouvelle vision négative — et d'y voir autre chose qu'un simple lieu géographique en y reconnaissant une histoire, une sociologie, des comportements et des stratégies propres.

On néglige trop l'importance que peut avoir ce milieu sur la détermination de l'évolution de l'agriculture : il est ainsi révélateur de voir que les différentes réflexions sur le développement posent de façon disjointe la détermination des relations agriculture-industrie et les problèmes ruraux. On ne peut étudier le secteur agricole — tout comme l'industrie — sans avoir un souci du milieu rural qui l'accueille.

Il paraît nécessaire de reconnaître les spécificités du monde agricole, en cessant de vouloir plaquer le discours officiel et techniciste que l'on tient sur l'industrie à l'agriculture. L'une de ces spécificités réside dans le caractère saisonnier de l'agriculture et dans le problème de la mobilisation intersaisonnière de la force de travail : de tous temps, les campagnes ont vu fleurir des activités qualifiées « d'annexes » telles que l'artisanat, les commerces, les services.

Le recours des paysans à des activités non agricoles cesse ainsi d'apparaître comme une seule ressource contre la pauvreté, mais comme une adaptation aux exigences du calendrier agricole, une gestion de leur temps.

Reconnaître la pluriactivité des ruraux, c'est non seulement admettre que l'activité agricole à elle seule peut ne pas procurer à la famille exploitante un revenu suffisant et une activité constante, c'est aussi admettre que des savoir-faire autres qu'agricoles peuvent s'épanouir dans les campagnes, que des spécialisations artisanales ou industrielles peuvent s'y développer.

L'hypothèse proto-industrielle reconnaît à ces industries un « dynamisme conquérant », dynamisme qui se manifeste par une exportation pour un lieu situé hors de la région de production ; ces activités non agricoles ne sont pas de simples palliatifs aux travaux de la terre, mais des activités novatrices dans lesquelles peuvent résider les germes de l'avènement de la grande industrie. Cette faculté d'exporter sous-tend et l'existence d'une spécialisation (HO S., 1984) et une compétitivité reconnue au niveau inter-régional.

Ces activités ont beau se dérouler en milieu rural, la ville n'est pourtant pas absente des préoccupations des historiens ; elle est considérée comme l'élément essentiel qui couronne l'édifice régional de la proto-industrie : « Elle coordonne, dirige la proto-industrie par l'intermédiaire de ses marchés, de ses marchands. C'est là que se trouvent réunies les activités de finissage et d'élaboration du produit — activités plus intenses en capital et savoir-faire — et donc une grande contribution à la valeur ajoutée du produit » (MENDELS F., 1981).

C'est aussi à la ville que les artisans des campagnes trouvent le marché d'écoulement de leurs produits dans le Kaufsystem (6) et que résident les « marchands fabriquants » du Verlagsystem (7). Ce n'est qu'après une certaine expansion que cette ruralisation du travail manufacturier ne laisse à la ville que les marchands et les façoniers, obéissant ainsi à une double logique économique, celle de la localisation des facteurs de production et celle de la réduction des prix de revient.

L'hypothèse proto-industrielle intégrant et articulant dans ces propositions des éléments aussi divers que l'agriculture commerciale, l'agriculture tradition-

nelle, les industries rurales, les villes... met en évidence les inter-relations déterminantes qui sont à l'origine du processus de modernisation. On ne peut plus dès lors se satisfaire des interprétations « fatalistes », et partielles selon lesquelles il y aurait des régions « destinées » à l'industrialisation et d'autres non. Le développement industriel d'une région est la conséquence directe non seulement de sa dotation de facteurs initiale, mais aussi et surtout des relations qu'elle tisse avec son environnement.

EN GUISE DE CONCLUSION POUR UNE APPROCHE « AUTRE » DES PROBLÈMES DE DÉVELOPPEMENT D'ICI ET D'AILLEURS...

Les propositions de l'hypothèse proto-industrielle sont autant de pavés lancés dans la mare des économistes : il nous appartient d'utiliser à bon escient chacun des remous ainsi provoqués. L'hypothèse proto-industrielle propose une démarche originale, attirant de manière concomitante l'attention sur les relations existantes lors du processus de développement entre secteur agricole commercial ou traditionnel et industrie, sur l'importance d'une meilleure organisation de l'espace, sur l'intérêt d'une approche régionale, sur la mobilisation intersaisonnière de la force de travail, sur les structures de l'exploitation, sur la diffusion des activités manufacturières... et propose ainsi un nouveau mode d'appréhension des évolutions des sociétés.

La démarche des historiens offrant sa propre vision de la modernisation industrielle tant aux historiens qu'aux économistes, incite à interroger de façon nouvelle les problèmes actuels du développement.

Le fonctionnement des solidarités et complémentarités régionales étant ce qui semble déterminer en partie l'évolution des économies nationales, on peut être tenté d'aborder, selon une démarche similaire, l'étude des régions des P.V.D. et celles des pays industrialisés : les interactions mises à jour par l'hypothèse semblent à la fois assez souples et assez fortes pour permettre de respecter les diverses spécificités des modes de maturation.

L'observation au niveau régional des problèmes de développement permettra de repérer plus aisément les dynamismes industriels locaux, et d'en expliquer la genèse par l'étude des différentes inter-relations qui ont pu se nouer entre les diverses activités, les acteurs locaux, nationaux et extérieurs — inter-relations qui président à la détermination et à l'inflexion de ces dynamismes —. Les travaux des historiens mettant en exergue le rôle des proto-industries dans le processus de maturation industrielle montrent que de telles initiatives peuvent s'exercer sans que leur reconnaissance soit assurée : les travaux de P. BAIROCH (1971) ou de P. MANTOUX (1973) expliquent l'avènement de la révolution industrielle par la nécessité, face à de nouveaux impératifs économiques, de trouver de nouvelles solutions techniques, et ne mentionnent pas les industries rurales comme lieu d'une éventuelle maturation. Plus que sur un mouvement général d'ensemble, la révolution industrielle semble ne reposer que sur quelques artisans ingénieux et inventifs, fortement influencés par le développement de l'esprit commercial.

L'hypothèse proto-industrielle est davantage soucieuse des origines profondes de l'avènement de la grande industrie, ce qui lui permet de mener un raisonnement continu sur l'évolution générale des sociétés européennes, et de dépasser le caractère événementiel de quelque moment.

Plus qu'aux hommes, elle s'intéresse aux conditions et aux lieux dans lesquels leurs initiatives, leur capacité d'innovation ont pu se développer. Elle s'interroge

sur ces moments discrets où d'autres n'ont pas su voir les germes de la maturation se développer.

Nos réflexions actuelles sur les problèmes contemporains de développement pourraient sans nul doute s'enrichir de la nouvelle vision de l'histoire de l'industrialisation que proposent les historiens.

Manuscrit accepté par le Comité de Rédaction le 20 octobre 1986.

BIBLIOGRAPHIE

- BAIROCH (P.), 1971. — Le tiers monde dans l'impasse. Le démarrage économique du XVIII^e au XX^e siècle. Gallimard, Paris, 372 p.
- BRUNET (R.), 1972. — Pour une théorie de la géographie régionale. *In* La pensée géographique française contemporaine. Presses Universitaires de Bretagne, Saint-Brieuc : 649-662.
- DEYON (P.), 1979. — L'enjeu des discussions autour du concept de proto-industrie. *Revue du Nord*, janvier-mars, n° 240, tome LXI : 9-18.
- DEYON (P.) et MENDELS (F.), 1981. — La proto-industrialisation : Théorie et réalité. *Revue du Nord*, n° 248, tome LXIII : 11-19.
- DEYON (P.), 1984. — Les formes proto-industrielles : Fécondité et limites du modèle. *Annales E.S.C.*, septembre-octobre : 870-881.
- HO (S.), 1984. — Proto-industrialisation, protofabriques et désindustrialisation : Une analyse économique. *Annales E.S.C.*, septembre-octobre : 882-895.
- HOUSTON (R.) et SNELL (K. D. M.), 1984. — Proto-industries, cottage industries, social change and industrial revolution. *The historical journal*, n° 27 : 473-492.
- GULLICKSON (G.), 1983. — Agriculture and cottage industry : Redefining the causes of proto-industrialisation. *Journal of economic history*, vol. XLIII, n° 4 : 831-850.
- KRIEDTE (P.), MEDICK (H.), SCHLUMBOHM (J.), 1981. — Industrialisation before industrialisation. Cambridge University Press, Cambridge.
- LÉON (P.), 1960. — L'industrialisation en France en tant que facteur de croissance économique. *In* Contributions, première conférence internationale d'histoire économique — Stockholm, éd. Mouton, Paris.
- LÉVINE (D.), 1976. — The demographic implications of rural industrialisation : A family reconstitution study of Shepshed, Leicestershire 1600-1850. *Social History*, n° 2 : 177-196.
- MANTOUX (P.), 1973. — La révolution industrielle au XVIII^e siècle. Essai sur les commencements de la grande industrie moderne en Angleterre. Genin, Paris, 577 p.
- MEDICK (H.), 1976. — The proto-industrial family economy. The structural fonction of household and family during the transition from peasant society to industrial capitalism. *Social History* : 291-315.
- MENDELS (F.), 1972. — Proto-industrialisation, the first phase of the process of industrialisation. *Journal of economic history*, vol. 32 : 241-261.
- MENDELS (F.), 1975. — Agriculture and peasant industry in eighteenth century Flanders. *In* Europeans peasants and their markets. Ed. W.N. Parker & E.L. Jones, Princeton : 191-204.
- MENDELS (F.), 1978. — Aux origines de la proto-industrialisation. *Bulletin du centre d'histoire économique et sociale de la région lyonnaise*, n° 2 : 1-25.

- MENDELS (F.), 1981. — Les temps de l'industrie et les temps de l'agriculture : Logique d'une analyse régionale de la proto-industrialisation. *Revue du Nord*, n° 248 : 21-34.
- MENDELS (F.), 1984. — Des industries rurales à la proto-industrialisation : Historique d'un changement de perspective. *Annales E.S.C.*, septembre-octobre : 977-1000.
- PENOUIL (M.), LACHAUD (J.-P.), 1985. — Le développement spontané. Éd. Perone, Paris, 303 p.
- TITSDIEUAIDE (M. J.), 1981. — L'évolution des techniques agricoles en Flandres et en Brabant. XIV-XIX^e siècle. *Annales E.S.C.*, mai-juin.
- TITSDIEUAIDE (M. J.), 1984. — Les campagnes flamandes du XIII au XVIII^e siècle, ou les succès d'une agriculture traditionnelle. *Annales E.S.C.*, mai-juin.
- VANDEBROEKE (C.), 1984. — Le cas flamand, évolution sociale et comportements démographiques XVII^e-XIX^e. *Annales E.S.C.*, septembre-octobre : 915-938.
- ZEITLIN (J.), 1985. — Les voies multiples de l'industrialisation. *Le mouvement social*, n° 133, décembre : 26-33.

Notes

- (1) « Il faut indiquer clairement les relations analytiques qui existent entre une étape et une étape précédente. Il ne faut pas se contenter de dire que l'étape précédente est une étape de préparation. Pour être plus précis, il faut indiquer les processus qui conduisent l'étape précédente à sa fin et permettent le développement de l'étape considérée ». KUZNETS (S.), 1972. — Notes sur le décollage. In : Croissance et structure économique, Calmann. Lévy, Paris.
- (2) Voir à ce sujet les articles de M. J. TITSDIEUAIDE (1981, 1984).
- (3) « Protoindustrialisation is a period of rural industrialisation with simultaneous bifurcation between areas of subsistence farming with cottage industry and areas of commercial farming without it » (MENDELS F., 1975).
- (4) DION (R.), 1959. — Le vin et la vigne en France. Des origines au XIX^e siècle. Paris : 32-33.
- (5) Voir à ce propos M. J. TITSDIEUAIDE (1981, 1984) et Ch. VANDERBROEKE (1981).
- (6) Le marchand s'approvisionne sur les marchés ruraux en produits semi-finis.
- (7) Le marchand donne à façonner la matière première à un salarié rural.